

» Mais, comme par une ironie plus cruelle pour les autres, l'histoire conserve leurs noms afin de montrer une fois de plus que c'est là l'exception. Aux patriciennes de l'art auxquelles le consentement d'une famille a souvent fait défaut pour leur donner un nom qu'elles auraient noblement défendu ou porté avec l'incontestable supériorité du talent ou du génie, il ne faut marchander ni le respect, ni l'admiration. Elles peuvent marcher de pair dans le cycle rayonnant des épouses et des mères, dont rien ne les différencie aux yeux des vrais penseurs et des philosophes, puisque, pour se maintenir intactes, elles n'ont eu besoin ni de se sentir garrottées par la loi, ni d'être défendues par les préjugés bourgeois, et que toute force leur est venue de la seule vertu d'aimer. »

On applaudit à ce beau langage.

Émile Augier entra en scène en franchissant le seuil du foyer.

— A la bonne heure, dit Augustine Brohan,

il va nous donner des nouvelles de la vertu de Nathalie.

— La vertu de Nathalie? je ne la connais pas.

— Comment, vous ne la connaissez pas? Ne vous donne-t-elle pas toujours son bras pour la reconduire chez elle, puisque, chez elle, c'est chez vous?

Le poète, avec un sourire railleur, défendit comme un beau diable la vertu de Nathalie.

— N'est-ce pas, Ponsard, que tu en aurais fait ta Lucrèce?

Ponsard parla sentencieusement :

— Je ne chasse jamais sur les terres de mes amis.

— Ni moi non plus, dit madame Allan, mais je n'ai que des ennemis.

— Madame Allan se vante, dit Augustine Brohan, elle n'a plus ni amis, ni ennemis.

Et, pour mieux se moquer, elle ajouta :

— Elle n'a plus que des a-do-ra-teurs.

Nathalie survint. Augier éternua. La comé-

dienne, jalouse comme une Espagnole, lui jeta avec colère ces mots :

— Quelle est donc celle qui t'a donné ce rhume? Je suis sûre que c'est mademoiselle Denain.

— Voyons, dit Augier, ne joue pas le rôle de Jupiter assembleur de nuages. Prends modèle sur ce philosophe de l'amour, qui est toujours resté mademoiselle Anaïs, quoiqu'elle se fût mariée bien des fois.

— Pourquoi pas? dit Anaïs. Je me suis mariée bien des fois, mais je ne me suis jamais mésallée.

— Ce n'est pas comme Luther, qui passe là-bas. Elle cache sa vie, pareille en cela au philosophe antique.

— Oh! dit Judith, méfions-nous des ingénues.

Mademoiselle Émilie Dubois murmura le vers fameux :

Le Ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

La pauvre enfant, c'était bien l'ingénue. Elle mourut trop tôt dans la robe sans tache des jeunes vierges.

— Moi aussi, je suis une ingénue, dit mademoiselle de Montelli.

Mais on ne la croyait pas sur parole, depuis que Paul de Saint-Victor l'avait reconduite chez lui au lieu de la reconduire chez elle. C'était la comédienne la plus charmante, mais née pour jouer son rôle dans le monde et non sur le théâtre.

Vint à passer Soubise.

— Toujours des contrastes, dit Augustine Brohan en la toisant de la tête aux pieds.

— Ne dites pas de mal de moi, répondit Soubise; je suis ici de par Victor Hugo, qui m'a donné un rôle dans *Marion Delorme*.

— Oui, un rôle de deux lignes, dit Brohan à Beauvallet, et encore n'a-t-elle jamais su son rôle.

— Madame, répondit Soubise, furieuse, si Victor Hugo avait à choisir entre nous deux,

pour jouer Marion Delorme, ce n'est pas vous qu'il choisirait.

— C'est vrai, je ne joue pas les courtisanes.

On vit arriver alors la studieuse Valérie, qui déjà écrivait la première page des jolis romans qu'elle a publiés plus tard, sans parler du roman de sa vie où elle a joliment joué son rôle.

Ce soir-là, elle eut, comme les autres, ses moqueurs, mais elle gagna son procès devant l'aréopage, Bressant ayant dit d'elle :

— A force d'esprit, elle est jolie.

— Je redemande la parole, dit Augustine Brohan.

— Parole d'or, répondit Brindeau.

— Oui, répliqua Brohan, mais jamais argentée :

« Mesdames et Messieurs, entendons-nous bien sur cette question : Qu'est-ce que la vertu au théâtre ou ailleurs ? Par exemple, hier, je suis allée avec le prince Napoléon voir le tom-

beau de son oncle, aux Invalides. La nuit tombait quand nous sommes sortis de l'hôtel. En ce moment, deux sergents de ville chassaient devant eux, très brutalement, une pauvre petite déguenillée qu'on surnommait Guenillette. « Qu'est-ce que cela ? » demanda le prince aux sergents, d'une voix impérative.

» — C'est une malheureuse qui fait le trottoir.

» La déguenillée, toute en larmes, demanda pitié pour sa mère qui se mourait et pour sa petite sœur au berceau. Oui, la pauvre enfant accostait les passants. En quelques mots, elle nous dit son histoire. Qui le croira ? cette fille tombée si bas avait un amoureux à qui elle ne permettait pas d'être son amant. Il parlait mariage ; elle voulait pouvoir, le jour de ses noces, revêtir la robe blanche des mariées. En attendant, ne trouvant pas de travail, elle s'était, par sacrifice, prostituée pour sauver de la mort sa mère et sa sœur. »

Et Brohan finit son récit par ces mots :

« N'est-ce pas là encore une des mille figures de la vertu ? »

Nestor Roqueplan, qui était allé dans les coulisses, reparut au foyer en compagnie de la belle Delphine Marquet, dont l'opulente chevelure dorée inspira tous les jeunes poètes.

Celle-là n'avait pas le souci de sa vertu, tout en jurant que Nestor Roquelan était toute sa comédie et tout son opéra.

C'était au temps où Madeleine Brohan, jusque-là toute à son art, s'était affolée de Mario Uchard, le plus romanesque des hommes de Bourse et de théâtre; mais on n'en était encore qu'à l'amour platonique. Mario Uchard alla jusqu'au mariage, car Madeleine Brohan, qui était bien l'exemple de la vertu au théâtre, voulait un mari et non un amant.

Mademoiselle Restout qui arrivait de Russie, où elle avait rencontré Bressant en jouant les Célimènes idéales, ne parlait que par maxi-

mes : « Que chantez-vous sur la vertu ? disait-elle ; comment voulez-vous que les hommes ne trompent pas les femmes, alors qu'ils passent leur vie à se tromper entre eux et à se tromper eux-mêmes ? »

Mademoiselle Doze leva la séance en se moquant de tous ces chercheurs de vertu et de toutes ces femmes impeccables.

On salua quelques-unes de ces dames qui ne prenaient pas voix au chapitre :

Jouassin, Maria Lopez, Bonval, Jouvante, Marcus, Moreau-Sainti, Dantès, Noblet, Savary, Marie Dupont, Rimblot.

Parmi les comédiennes de ce temps-là, quelques-unes étaient aussi des bas-bleus — mot démodé. — Il y avait Augustine Brohan qui a écrit au *Figaro* et qui donnait des proverbes à la Musset au théâtre. Mademoiselle Doze qui, elle aussi, fut jouée sur la première scène du monde. Madame Berton, digne fille de Samson ; Valérie, célèbre encore par ses romans ; Zulma Restout, qui a publié deux ou

trois volumes de Maximes très goûtées —
comme les bonbons.

Mais la vraie comédie pour les comédiennes,
c'était la comédie dans le foyer et dans les
coulisses.

II

AVENTURE GALANTE

ARRIVÉE A M. SCRIBE

I

C'était dans l'après-midi du jour où l'on
donnait la première des *Contes de la reine de
Navarre*.

J'étais sur le balcon du Théâtre-Français en
belle compagnie : mademoiselle Brohan,
Alfred de Musset et le général Fleury, qui, en
ce temps-là, était le colonel Fleury, bien
connu des comédiennes et des mondaines